

**communiqué
de presse**

Salle d'art graphique
4e étage

Courmes 1989

Musée national d'art moderne
Centre Georges Pompidou

ALFRED COURMES

Du 13 septembre au 28 octobre 1989

L'événement que constitue cette exposition réside d'abord dans l'exhumation de six anciennes peintures d'Alfred Courmes : Le repas aux champs, 1922, est au centre de l'étonnante correspondance entre Courmes et Roger de La Fresnaye, intégralement reproduite dans le catalogue ; La marchande de légumes, 1927, La cour de ferme et La vieille coquette, 1928, très remarquées lors des Salons des Tuileries, datent de la période ostendaise de Courmes, seconde étape essentielle de sa formation, où il découvre l'expressionnisme et le surréalisme flamands ; Le couple à bicyclette, 1935, est un des chefs d'oeuvres de la peinture réaliste française de l'avant-guerre, presque un manifeste, tant il en accumule les objets symboliques, la manière et la sensibilité ; la redécouverte de Le Toucher, enfin, monumentale commande de la Manufacture de Sèvres pour son pavillon de l'Exposition de 1937, fut le prétexte de cette rétrospective.

L'exposition est **organisée autour de la confrontation, entre les peintures du début et celles de ces dernières années : de 1920 à 1978, elle réunit les trente chefs d'oeuvre d'Alfred Courmes** et permet de répondre au questionnement qu'en 1936, se posait Jean Cassou : "... parmi les tempéraments hors série et les excentriques (...) : Courmes, dont je ne sais encore si j'aime son art, mais qui a évidemment un monde à lui, bizarre et grinçant (...)".

Alfred Courmes vit rue de Flandres, à Paris, et travaille aujourd'hui comme il l'a toujours fait : méticuleusement, lentement, avec un sens du plaisir à peindre qui l'a toujours habité.

Né en 1898, à Bornes-les-Mimosas, dans une famille bourgeoise, son père, officier de marine, encourage plutôt le désir du jeune Alfred de se consacrer à la peinture. Mais, ce sont des ennuis pulmonaires qui, en 1919, seront à l'origine de **la rencontre qui façonnera sa carrière d'artiste : dans un sanatorium, sur le "transat" voisin du sien, il converse avec un homme, de treize ans son aîné ; ils parlent peinture, Courmes avoue son noviciat, l'homme révèle sa parfaite connaissance du milieu. La maladie l'en tient éloigné. A cette occurrence s'établit entre Alfred Courmes et Roger de La Fresnaye un rapport qui ne fut pas celui du maître et de l'élève, mais quelque chose qui procède de la relation filiale. Alfred Courmes apprend alors ce métier avec un sérieux et une application dont il ne devait plus jamais se départir, quand bien même -dés avant la mort du maître- il entreprendra de s'émanciper de ses enseignements. Le nom de La Fresnaye en avait imposé aux parents de Courmes qui permirent à leur fils de monter à Paris.**

Service de presse :
Lise Mirzoyan

poste 46 60

Centre Georges
Pompidou
75191 Paris Cedex 04
tel. 42 77 12 33

A partir de 1925, il envoie régulièrement ses peintures au Salon des Indépendants et au Salon d'Automne. Sa manière, qui avait été très proche de celle de La Fresnaye, s'alimente progressivement à une inspiration d'un réalisme dont la cruauté restera toujours parfaitement de bon aloi. C'est que **la peinture de Courmes est admirablement cultivée, savante même. Son registre de références est toujours parfaitement dosé, même -et surtout- lorsqu'il est totalement déroutant.** Quand Courmes décide "d'en faire trop", l'intention ne peut être interprétée comme malveillante, tant en imposant la composition, la construction formelle et le savoir-faire : ainsi pour L'Etrangleur (à la casquette rose), 1925, ou le Portrait de Peggy Guggenheim, 1926. **En 1927 et 1928, Courmes s'installe à Ostende : son épouse est belge. Il rencontre Ensor et Permeke, visite les musées belges : les primitifs flamands le fascinent, la lumière du nord le séduit.** A son retour il peint L'Homme blessé, 1929, qui semblerait presque l'illustration de Le Crime écrit par Bernanos quelques années plus tard, et dont la référence à Mantegna se systématisera à tout le quattrociento, après que Courmes eût découvert les primitifs italiens à l'exposition du Petit Palais, en 1935. Ceci, et son atavisme marin, lui inspireront alors son Saint-Sébastien (marin) et son Ex-voto à Saint-Sébastien, où le petit Jésus emprunte son visage au Bébé Cadum qui l'on retrouve dans La Vierge habillant l'enfant Jésus, adossée à une de ces colonnes de bistrot aux facettes en miroirs, perdue dans des frondaisons qui rappellent furieusement les Buttes-Chaumonts. Ayant obtenu le **Prix Paul Guillaume, en 1936**, Alfred Courmes réalise Le Toucher, pour l'Exposition Internationale de 1937 : ici, à une manière d'inspiration onirique s'ajoutent d'énormes et amusantes références tant à Guéricault qu'à Manet. Avec Persée lui joue un air de flûte avant de la délivrer, Andromède, 1937, **Courmes inaugure une série de peintures, drames ou anecdotes où des références mythologiques sont mises en scène dans le décor parisien qu'il affectionne : le canal Saint-Martin ;** ainsi l'inénarrable Non, non ... et non, elle ne tolérera jamais qu'il fasse l'aéroplane, 1964, qui voit au prise, et prit pour cible, Icare et quatre mégères fessues, allégories d'une conjugalité sourcilleuse. Les oeuvres les plus récentes : le célèbre 45% (de) B.A. (dit : Saint-Sébastien camembert), 1961, l'Autoportrait du peintre dans son atelier à colonne (...), 1958, (...) la découverte archéologique, 1966, La pneumatique salutation angélique, 1968, la Dame journalistique bousculée par un personnage comique (...), 1971, L'intervention de l'armée est demandée, 1969, Pourquoi...? toujours faire la brouette! (...), 1978, -où Oedipe semble enfin avoir dissipé les fragrances du Sphinx acétylène, 1943-45-, sont également mieux connues mais vont pouvoir aussi être perçues à l'aune des redécouvertes que propose l'exposition.

Le catalogue. Editions de Roubaix
106 pages, 30 illustrations couleurs, 7 noir et blanc.
Prix 150 Francs.

Cette exposition a été réalisée grâce à la participation de la **Caisse d'Epargne Ecureuil**.